

bataille ; ce sont choses souvent où ils ont moins de part que personne, car un roi constitutionnel, selon l'adage de la politique, règne, mais ne gouverne pas. Cependant ce voyage témoigne des bons rapports entre les deux gouvernemens ; et comme Louis Philippe, par exception aux règles constitutionnelles, règne et gouverne à la fois, il est évident qu'on serait mal reçu en ce moment plus qu'à jamais à lui proposer de faire le Napoléon contre cette jeune reine qu'il reçoit avec une courtoisie chevaleresque, une galanterie toute juvénile et toute française. Il y a longtems, pensons nous, qu'un roi de France n'a reçu à sa cour un souverain anglais. Depuis Jacques II qui vint y chercher l'exil et la mort, aucun roi d'Angleterre, si l'on en excepte George IV qui traversa la France incognito et sous un nom emprunté, ne vint visiter cette contrée si longtems ennemie. Mais après une paix inouïe de vingt-huit ans, qu'ont de mieux à faire les rois de l'Europe qu'à se donner, comme leurs heureux sujets, le plaisir des promenades et des visites intimes ? Louis Philippe, ce Nestor de la politique, et qu'on pourrait aussi justement nommer le prince de la paix, a su mettre tant de calme dans les relations internationales de l'Europe, tant d'équilibre dans les intérêts rivaux de ses voisins ; il a su tirer un parti si habile de ce sage repos, de cette paix si longue qu'on n'a pas mémoire d'en avoir vu une semblable, qu'il semble aujourd'hui que les rois et les reines se trouvent chez eux quand ils parcourent les villes et les royaumes étrangers. Les partisans de la paix à tout prix ne manqueront pas de proclamer notre âge d'or et de vanter bien fort cette royale visite. Et dans le fond nous ne savons trop ce que leurs adversaires pourraient objecter à la vue des avantages incontestables de la paix, de la prospérité matérielle qu'elle a apportée à la France, de l'augmentation de force, de puissance qu'elle lui a donnée et de l'influence universelle qu'elle a attachée à son nom. Il en coûtera certainement beaucoup à ce pays, tout amoureux qu'il soit de gloire militaire, d'échanger cette prospérité et cette gloire paisible contre les éventualités d'une guerre, quelques grands qu'en puissent être les prétextes dans l'avenir. Il y a donc certitude morale que les deux pays rivaux par position et par caractère, ne se battront de sitôt et que les souverains de France et d'Angleterre pourront se visiter longtems, sans que des flottes croisent autrement dans la Manche que pour les protéger, sans que les batteries des forts retentissent autrement que pour les saluer. N'a-t-on pas entendu la musique des carabiniers français jouer le *God save the King!* O vieux grognards de la grande armée, où êtes vous ? N'est-ce pas qu'il y a là de quoi vous faire arracher la moustache d'étonnement et de rage ? Si on vous eût dit cela il y a dix ans seulement ? Calmez vous cependant : les Cosaques ne sont pas à Paris, et votre honneur n'est compromis en rien, seulement notre époque comprend la gloire et le bonheur d'une nation différemment de la vôtre. Au fond nous sommes les mêmes, ce sont les choses qui sont changées, et il faut prendre les événemens comme le tems nous les donne : car chaque âge a son caractère et sa mission providentielle : de votre tems c'était la guerre et la gloire des armes ; du nôtre c'est la paix et la gloire des arts, des lettres, des sciences, de l'industrie, c'est l'amour de l'humanité : à chacun son lot, ses devoirs et sa part de bonheur et de récompense.

La reine a prorogé le parlement en personne le 24 août dernier. Son discours eut surtout pour objet les troubles de l'Irlande que ses ministres lui ont fait hardiment condamner. Elle a, dit-on, élevé la voix avec beaucoup d'énergie quand elle a lu cette partie du discours ministériel. C'est être bien obéissante pour une reine. Car il n'est pas douteux que son cœur de femme et de jeune reine ne la fasse secrètement sympathiser avec ce qu'il y a de vraiment noble, de grand, de généreux, de touchant même dans ces démonstrations d'un peuple martyr depuis des siècles, qui, malgré l'oppression la plus honteuse et la plus révoltante, demeure debout encore avec une énergie et une constance incomparables, pour demander sa liberté perdue, pour attendre une justice et qu'on lui a refusée mille fois : d'un peuple qui pourrait s'armer combattre ses oppresseurs, car il est fort et il a la protection du bon droit, et qui ne combat que pour ceux qui l'oppriment : d'un peuple enfin qui fait l'admiration et gagne la sympathie de tout l'univers. Oui, il est impossible que cette jeune femme lui jette d'elle-même des paroles de menace et de haine. Mais la politique a ses exigences, et en réponse à ce discours qui le condamne lui et son peuple, O'Connell, bien plus véritablement roi que Victoria, répondra par des cris de VIVE LA REINE ! mille fois répétés. C'est qu'il comprend

le métier de roi ; c'est qu'il sait que si un ministère est obligé de se garantir des anathèmes populaires en jetant son nom en pâture aux haines des partis et aux antipathies religieuses et nationales, ce ministère l'estime à sa valeur et le redoute à l'égal de son plus terrible ennemi. Ainsi la violence du discours du trône, toute explicite qu'il soit, ne prouve rien. On fait mine de se fâcher aujourd'hui pour offrir au grand agitateur des concessions et une justice partielle demain. Et il les acceptera sans le rappel, qu'il n'obtiendra pas. Nous n'oserions dire qu'il fit mal : car il est peut être plus avantageux à l'Irlande elle-même de laisser au tems le soin de détruire l'union, et le tems la détruira assurément, que de tenter de la briser par les armes, seul moyen possible aujourd'hui et dont le succès n'est pas du tout assuré. Quoiqu'il en soit on se préoccupe beaucoup de l'attitude du ministère nettement formulée par le discours royal, et des progrès simultanés de l'agitation. Le *Tablet* de Londres fait un parallèle entre ce discours et ceux d'O'Connell, et l'on pense bien que l'avantage n'est pas au premier. En effet O'Connell a la puissance et l'appui de huit millions d'hommes prêts à prendre les armes demain pour sa cause ; il s'entend applaudir chez lui comme à l'étranger ; sa parole a la force que donne la conviction et la justice d'une sainte cause ; c'est Dieu et la liberté qui parlent par sa bouche. Ses adversaires tremblent sous l'orgueil de leur parole ; ils ont honte de se sentir faibles avec leurs cent mille soldats ; ils rougissent de leur rôle d'oppresseurs, et ils se sentent petits devant ceux qu'ils foulent aux pieds ; ils entendent de toutes parts des malédictions sur leur tyrannie et des vœux pour l'Irlande : voilà le secret du mérite si différent des paroles de l'un et des autres.

Esperero, arrivé à Portsmouth le 21 août à bord du *Malabar*, se remit en mer aussitôt sur le bateau-à-vapeur le *Prométhée* pour aller chercher au Havre-de-grâce la duchesse de la Victoire et sa fille, et le 23 il entra dans la rade de Woolwich. Il se rendit incontinent à Londres où il descendit à l'Hôtel-Mivart avec sa suite. Il y reçut les jours suivans toutes les visites auxquelles son rang élevé lui donnait droit. Il fut visité par le prince Albert lui-même qui lui ménagea une visite à la reine pour les jours suivans au palais de Windsor. Dans un conseil de la cité on résolut, non sans quelque opposition, de lui offrir un banquet auquel seront invités tous les conseillers. Nous donnerons vendredi tous les détails concernant l'arrivée en Angleterre de l'ex-régent. Nous dirons seulement aujourd'hui qu'il avait l'air très abattu et qu'il protestait même devant ses amis les Anglais, contre l'intention qu'on lui attribuait d'avoir voulu soumettre son pays à l'Angleterre.

Une émeute avait eu lieu à Jérusalem parce que le consul français avait arboré sur son hôtel les couleurs nationales le jour anniversaire de la révolution de juillet. On ignorait le résultat de cette émeute et des mesures prises pour faire droit à chacun.

Des troubles avaient éclaté dans le royaume de Naples par suite desquels un commencement de révolution avait agité la légation de Ravenne. Le légat avait heureusement comprimé la révolte et saisi les principaux conjurés. Le duc de Modène était impliqué dans le complot.

Barcelone est de nouveau livrée à l'agitation : la junte qui avait fait sa soumission à la junte suprême de Madrid s'est de nouveau proclamée indépendante. Il n'y a cependant jusqu'à présent que des manifestes et des protestations.

Un bâtiment français chargé de munitions de guerre destinées aux *republicains* a été saisi par les autorités anglaises sur les côtes d'Irlande.

Toutes ces nouvelles sont données par les journaux anglais : nous ne pourrions donner d'extraits de nos journaux de Paris que dans notre prochain numéro.

Hier était un beau jour de fête pour la population irlandaise qui depuis si longtems désirait qu'une nouvelle église fût élevée dans cette ville, afin de répondre aux besoins chaque jour plus pressans de cette nombreuse congrégation. Enfin leurs vœux si légitimes vont être comblés : une vaste église, dont le plan est magnifique, va bientôt s'élever sur un des plus beaux emplacements de la ville. Elle dominera par sa position toute cette partie de la cité formant ou avoisinant le faubourg des Récollets ; elle répondra dignement par son étendue et la richesse de sa construction à l'importance de la population à laquelle elle est destinée. Jusques-là, obligés de se diviser dans les églises de Bonsecours et des Récollets, bien insuffisantes encore à contenir ces nombreux catholiques, ils ne pouvaient jouir des pompes reli-